

entourage des libertins d'esprit et de mœurs tels que Pogge, Beccadelli et Valla, n'était-ce pas pour obtenir leurs éloges et leurs flatteries? N'était-ce pas aussi pour acquérir aux yeux de ses contemporains et de la postérité ce renom de Mécène éclairé qui séduisait sa vanité? Enfin, s'il se lança dans des projets d'ordre littéraire et artistique dont l'accomplissement dépassait, d'une manière évidente, ses forces et ses ressources et aurait demandé l'effort de plusieurs pontificats, peut-être même de plusieurs siècles, n'était-ce pas encore pour attacher à son nom une gloire immortelle? Cette mégalomanie, saint Antonin l'a signalée et blâmée lorsque, avec beaucoup d'à-propos, il a appliqué à Nicolas V le passage de l'Évangile tournant en dérision ceux qui ne mesurent pas leurs entreprises à leurs forces : *Hic hoc cepit ædificare et non potuit consummare*¹. A son lit de mort, Nicolas V semble avoir eu conscience qu'il avait trop sacrifié à la gloire humaine. Ce qui le prouve, c'est le soin qu'il prit, à ce moment suprême, de justifier son œuvre, ses constructions, ses achats de manuscrits et d'objets précieux, alléguant qu'il avait agi non pour lui, mais pour la plus grande gloire du pontificat romain et de la sainte Église, et cherchant ainsi à réfuter devant la postérité les reproches qu'on avait dû lui faire de son vivant et que lui adressait sans doute la délicatesse de sa conscience².

Le Sacré-Collège était façonné à l'image des papes. Pendant la première moitié du XV^e siècle, la plupart de ses membres étaient des esprits distingués, connaisseurs des choses d'art, littérateurs et savants, mais en

1. *Chronic.*, XXII, 12.

2. GREGOROVIVS, VII, p. 164.

même temps des chrétiens, à la foi profonde, aux mœurs sévères, à l'âme noble et élevée. Parmi eux, plusieurs reçurent de l'Église les honneurs de la béatification. Louis Alaman, cardinal d'Arles, passa une partie de sa vie dans le schisme du concile de Bâle; mais ses vertus étaient si grandes qu'elles imposaient à tous la vénération et que cette même Église romaine, qu'il avait si énergiquement combattue pendant plusieurs années, n'hésita pas, un siècle après, à le mettre au rang des saints.

Nicolas Albergati, cardinal-évêque de Bologne, pratiqua dans ces éminentes dignités, auprès des papes et à la cour des princes avec lesquels il négociait, les vertus ascétiques. Sous sa pourpre de cardinal il portait le froc des Chartreux, et sous ce froc, le plus cruel des cilices. Il observa jusqu'à sa mort la règle de vie austère, les jeûnes et les mortifications de son Ordre, couchant sur la paille, se levant à minuit pour réciter l'office et pratiquant avec une telle rigueur l'abstinence perpétuelle qu'à son lit de mort, il refusa la viande ordonnée par les médecins, mais interdite par saint Bruno à ses moines. Torturée par les plus douloureuses infirmités, sa vie ne fut qu'un long martyre; il n'en conserva pas moins une parfaite égalité d'humeur que rien ne pouvait ébranler, une absolue confiance en Dieu dont il acceptait toutes les volontés avec la plus chrétienne résignation. Sa sévérité pour lui-même n'avait d'égale que sa bonté pour les autres. Thomas de Sarzane l'éprouva plus que personne pendant les vingt années qu'il passa dans son intimité. Le souvenir ému que, même pape, il conserva toujours à la mémoire de son maître, la vénération qu'il professa pour ses héroïques vertus, sont le plus bel éloge que l'histoire puisse faire d'Albergati et nous explique assez que

l'Église ait décerné à ce cardinal chartreux les honneurs des autels ¹.

Neveu de Grégoire XII, cousin d'Eugène IV, le cardinal Antoine Correr rivalisa de vertu avec ces deux papes. Vespasiano proclamait sa sainteté. « Messire Antoine et tous ceux qui faisaient partie de sa maison, menèrent une vie entièrement vertueuse, parfait modèle pour autrui. » Correr se dépouilla lui-même de ses richesses, abandonnant aux religieux les revenus de ses commendes. Pendant les dernières années de sa longue vie, il quitta les dignités de la cour d'Eugène IV et se retira dans une abbaye de Padoue pour y attendre la mort dans la paix et le recueillement, « dans la piété et l'exercice de la sainteté ». « De pareils prélats, dit en terminant Vespasiano, méritent que leur mémoire soit conservée à jamais ². »

Le même éloge peut s'adresser à l'un de ceux qui ont le plus illustré le Sacré-Collège sous Martin V, Branda ³ de Castiglione, cardinal de Plaisance. Riche et puissant, légat de plusieurs papes, doyen du Sacré-Collège, il mena la vie la plus simple. Sa table était frugale ; c'est à pied qu'il se rendait au palais apostolique, même à l'âge de 90 ans. Son palais ne dénotait aucun luxe. Sa gravité était telle que son neveu ayant lancé, en sa présence, une plaisanterie de mauvais goût, il lui fit administrer aussitôt, sous ses yeux, une sévère correction corporelle ; et cependant il était en général doux et humble. C'est à des charités distribuées aux indigents, aux pauvres étudiants, aux églises qu'il dépensait son immense fortune. Sa piété était aussi active que profonde ; pendant ses repas, on lui lisait

1. Cf. les Vies d'Albergati et de Nicolas V par VESPASIANO DA BISTICCI.

2. VESPASIANO, *Cardinale Antonio de Correr*, p. 122.

3. *Id.*, *Card. Branda*, p. 118-120.

l'Écriture Sainte, comme dans les couvents. Il aimait à s'entretenir avec ses familiers de questions de théologie et d'ascétisme. Enfin, au cours de ses légations, il se plaisait à porter la parole devant les peuples, soit dans les églises, soit sur les places publiques, afin de combattre l'erreur et de faire passer dans l'âme de chacun son zèle pour la vérité et la morale. Ces solides vertus lui valurent, auprès des papes et de ses collègues, cet ascendant tout particulier et cette vénération qui grandissaient sans cesse.

Il avait lui-même la plus vive admiration pour l'un de ses protégés qui illustra à son tour l'Église romaine par son esprit et ses vertus, jusqu'au jour où il mourut en combattant pour elle les infidèles dans les champs de Varna, Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange ¹. On disait que si jamais l'Église venait à se corrompre, Cesarini, à lui seul, serait capable de la réformer et Vespasiano rendait de son côté ce témoignage : « J'ai connu beaucoup de saints hommes, mais pas un qui fût comparable au cardinal Cesarini. Depuis cinq cents ans, l'Église n'a pas vu son pareil. » M. Voigt ², que personne n'accusera de partialité pour le catholicisme, a décrit à merveille cette distinction naturelle, cette vertu aimable et aisée qui donnaient tant d'agrément à la physionomie morale du cardinal de Saint-Ange : « Sa figure intelligente, la beauté de ses traits, sa noble prestance exerçaient un charme irrésistible ; autant vis-à-vis des princes il observait une attitude grave et imposante, autant il se montrait affable et doux avec les petits. Dans l'intimité, le cardinal semblait s'effacer pour laisser voir l'homme ; dans les devoirs de sa charge,

1. VESPASIANO, *Giuliano Cesarini, card. di Santo Agnolo*.

2. *Enea Silvio*, I, 50, cité par PASTOR, *op. cit.*, I, 274.

l'homme du monde disparaissait pour faire place à la plus noble figure de prélat. En lui, tout respirait le naturel, aussi bien son zèle ardent pour la foi et pour l'Église que la distinction de ses manières, aussi bien sa vaste et profonde érudition que l'élégance de son style, comparable à celui des fins humanistes, aussi bien les entraînements sublimes d'une éloquence enflammée que la facilité de son commerce familial. »

Cette vertu agréable n'était que l'épanouissement d'une intense vie chrétienne. Aimable et indulgent envers tous, Cesarini était d'une extrême sévérité pour lui-même. Il ne quittait jamais la haire, la portant même dans son lit; non content d'observer les jeûnes et les abstinences de l'Église, il les aggravait en se condamnant tous les vendredis au pain et à l'eau. Chaque matin, avant de dire la messe, il soumettait sa conscience à un rigoureux examen et se confessait. Sa maison avait l'austérité et la discipline d'un couvent; le luxe de l'ameublement, la richesse de la table, l'éclat des réceptions et des fêtes en étaient proscrits; car, en refusant les bénéfices ecclésiastiques qui lui avaient été offerts et en se contentant des maigres revenus de son évêché de Grosseto, Cesarini s'était réduit à la pauvreté. Ceux qu'il avait admis dans sa familiarité devaient mener une vie régulière; et lorsque l'*Angelus* du soir avait sonné, au coucher du soleil, il fallait que tous fussent rentrés; car le cardinal faisait fermer les portes et en gardait les clefs jusqu'au lendemain. Cette crainte et cet amour de Dieu expliquent la charité sans bornes que le cardinal de Saint-Ange avait pour le prochain. Se souvenant de ses humbles origines et des difficultés de ses débuts, il payait des pensions à des étudiants intelligents mais pauvres. Il s'inclinait avec amour vers les humbles : si un de ses domestiques

était malade, il ne manquait pas de le visiter, de l'exhorter et de le soigner lui-même. Ce double amour de Dieu et du prochain firent de sa vie un long apostolat jusqu'au jour où il la couronna presque par le martyre. Apôtre, il l'était dans son palais par le soin qu'il prenait de l'intelligence et des mœurs de ses familiers, corrigeant leurs écarts avec une sévérité pleine de bienveillance¹; il l'était à la cour de Rome et au concile de Bâle qu'il présida, par le zèle qu'il y montrait pour la réforme de l'Église : il l'était encore dans ses légations par l'ardeur qu'il déploya en Bohême contre l'hérésie de Jean Huss, dans l'empire grec contre les progrès des Turcs. Ce cardinal humaniste était en même temps un grand chrétien, presque un saint.

La même piété aimable, la même simplicité, la même douceur se trouvaient chez un autre cardinal qui était à la fois une des gloires de la curie et l'un des protecteurs de l'humanisme, Dominique Capranica, cardinal de Fermo². Lui aussi, il vivait comme un moine, portant un cilice, réduisant son train de maison aux dernières limites de la simplicité et étendant si loin sa charité qu'il s'exposait parfois à des embarras d'argent. Son austérité se manifestait par la gravité de son extérieur, la brièveté de sa conversation, son horreur pour le mensonge, les bouffonneries et la flatterie, et la modestie avec laquelle il faisait jurer à ses protégés et à ses pauvres de ne révéler à personne ses bienfaits. Son dévouement absolu à l'Église lui inspira son zèle pour la réforme et surtout ce testament admirable par lequel il légua toute sa fortune aux œuvres de charité

1. Voir, dans la vie du cardinal par VESPASIANO, l'anecdote du jeune page surpris par Cesarini lisant l'*Hermaphrodite*.

2. VESPASIANO, *op. cit.*, p. 140.

et de piété. « L'Église m'a donné cette fortune, je la lui restitue; car je n'en étais pas le propriétaire, mais simplement l'administrateur; tant de nuits passées à l'étude des lois religieuses seraient du temps perdu, si je laissais à mes parents les biens de l'Église, qui appartiennent aux pauvres ¹. »

La plupart des cardinaux ressemblaient à ces illustres modèles. C'étaient le dominicain Torquemada dont la vie, éloignée de tout faste, fut consacrée à l'étude, la science et le service de Dieu, dont les mœurs furent austères et aussi modestes que saintes ²; Bessarion en qui s'est incarné le patriotisme chrétien dans ce qu'il a de plus élevé, la vie monastique dans ce qu'elle a de plus pur, la science dans ce qu'elle a de plus large; le métropolitain de Kiew, Isidore, qui eut le courage d'aller proclamer, au milieu de schismatiques fanatisés, la foi de Florence, subissant pour elle les injures, les mauvais traitements, la prison et l'exil; Alphonse Borgia, celui-là même qui devait devenir, en 1455, le pape Calixte III, et que plusieurs ambassadeurs ³ déclaraient « un homme d'honneur et de vertu, d'excellente réputation... un homme hors ligne par la sainteté de sa vie et de sa science, d'un naturel pacifique et doux »; enfin le cardinal Jean de Carvajal, celui que ses contemporains appelaient déjà « l'infatigable, l'incorruptible Carvajal » et qui a inspiré à l'historien protestant Voigt ce magnifique éloge : « On ne voyait pas les étoffes grossières qu'il portait sous la pourpre; on ignorait ses jeûnes et ses mortifications. La notion stricte du devoir et l'obéissance étaient le principe de

1. PASTOR, *op. cit.*, II, 458.

2. VESPASIANO, *op. cit.*, p. 160.

3. Lettres du procureur de l'Ordre teutonique et de l'ambassadeur de Sicile citées par PASTOR, II, 306.

la dignité de ses mœurs et ce principe était inébranlable comme le roc. Rien n'eût pu le détourner de la pensée qu'il était tenu de consacrer sa vie à l'Église et particulièrement à la grandeur et à la puissance du vicaire de Jésus-Christ ¹. »

Ce n'est pas Nicolas V, avec sa vertu et sa piété, qui devait rompre les traditions de ses prédécesseurs. Il s'attacha lui aussi à n'introduire dans le Sacré-Colège que des hommes aussi respectables par leurs qualités morales que distingués par leur esprit. Le plus illustre de tous fut sans aucun doute Nicolas de Cusa². Sa haute intelligence et l'influence qu'il exerça sur le mouvement théologique, philosophique, littéraire et scientifique du XV^e siècle, furent les moindres mérites d'un homme qui était avant tout un grand chrétien, un serviteur en toutes choses de Dieu et de l'Église. Sorti d'une humble famille, il s'était mis hors de pair par la force de son travail et l'énergie de son caractère; élevé par les Frères de la Vie commune, il avait conservé la foi vive et agissante que lui avait donnée cette éducation éminemment chrétienne. Parvenu aux honneurs, il consacra ses efforts à la réforme de l'Église, en particulier en Allemagne. Mais, pour y réussir, dit Janssen, « il commença par se réformer lui-même et bientôt ses contemporains purent dire de lui « qu'il était le miroir de toutes les vertus sacerdotales ». Il annonçait la parole de Dieu au clergé comme au peuple; mais ce qu'il enseignait, il ne manquait pas de le pratiquer lui-même et son exemple prêchait encore plus éloquemment que sa parole. Simple et sans faste, in-

1. VOIGT, *Enea Silvio*, I, 261. — PASTOR, II, 5.

2. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, I, 2.

fatigable au travail, enseignant et châtiant, consolant et relevant, véritable père des pauvres, il parcourut l'Allemagne d'une extrémité à l'autre durant un bon nombre d'années... C'était un homme de foi et de charité, un véritable apôtre de piété et de science. »

Cette dernière phrase ne caractérise pas seulement Nicolas de Cusa, elle peut s'appliquer à la plupart des cardinaux pendant la première moitié du XV^e siècle. Rarement, le Sacré-Collège a présenté une élite aussi admirable par la réunion d'éminentes qualités intellectuelles et des vertus les plus chrétiennes. Lorsqu'on parlait devant le pieux Vespasiano de Bisticci des prélats qui, au temps de sa vieillesse, menaient une vie peu austère, il rappelait avec orgueil les noms de ceux qui avaient sanctifié l'âge précédent : « Voilà les prélats qu'avait alors l'Église de Dieu, disait-il en terminant la vie d'Antoine Correr ; ils méritent une mémoire éternelle... Je conseille à ceux qui blâment les prélats d'aujourd'hui, écrivait-il encore à la fin de la biographie d'Albergati, de considérer les hommes vénérables, bons et justes que l'Église a possédés. »

Cependant il faut reconnaître que la Renaissance païenne avait marqué de son influence, dès la première moitié du siècle, le caractère de quelques cardinaux. Le luxe et une magnificence exagérée transformaient en vrais princes temporels des cardinaux tels que Prosper Colonna, Pierre Barbo, d'Estouteville, Scarampi. Ces biens qu'ils tenaient de l'Église et qui, selon la belle pensée de Capranica, étaient le patrimoine des pauvres, ils les dépensaient à profusion en des œuvres d'art, des bibelots et des livres. Ils entretenaient autour d'eux une cour de lettrés. Ils donnaient les fêtes les plus brillantes et les plus mondaines et, en apparence, rien ne les distinguait de ces tyrans

italiens qui, à Ferrare, à Rimini, à Urbino se faisaient les protecteurs des arts et de l'humanisme. Ils leur ressemblaient même par leurs mœurs faciles. Scarampi, que l'on appelait le Lucullus de l'Église, et d'Estouteville, dont la vie privée donnait prise à la médisance, préludaient déjà aux scandales des Riario et des Borgia, le cardinal condottiere Vitelleschi, aux allures guerrières de Jules II. Enfin les uns et les autres étaient déjà possédés par ce désir morbide de la gloire et de la renommée, par ces goûts sensuels et terrestres qui allaient prendre dans la suite une si grande extension.

Au milieu du Sacré-Collège qui, malgré tout, inspirait, à juste titre, la plus grande vénération, c'étaient déjà de fâcheux symptômes. Les Frères Mineurs de l'Observance s'en préoccupèrent et de bonne heure ils dénoncèrent à l'Église romaine les graves dangers que lui faisaient courir son commerce, ses coquetteries avec l'humanisme. Dès 1434, l'un des meilleurs disciples de saint Bernardin de Sienne, Albert de Sartiano¹, s'élevait contre l'orgueil, la morale épicurienne et sensuelle de la Renaissance et il insistait sur la contradiction de plus en plus grande qui se manifestait entre ses tendances et le christianisme. « Ces gens-là, disait-il en parlant des humanistes, ignorent que l'étude et le plaisir sont deux choses opposées : on ne saurait les faire marcher de front, surtout chez les chrétiens que Dieu a appelés, comme le dit le saint héraut de l'Évangile, saint Paul, non à l'impudicité, mais à la sanctification². »

C'est qu'en effet il fallait de plus en plus choisir :

1. Il mourut, en 1450, vicaire général de l'Ordre des Mineurs. C'était à la fois un fin lettré et un saint religieux.

2. WADDING, *Annales Minorum*, X, 227.

D'une part, il y avait l'humanisme qu'une force chaque jour plus irrésistible entraînait au paganisme, à l'épicuréisme, à la superbe de l'esprit, au dévergondage des mœurs. Il dominait déjà dans le monde des scribes, des employés de la chancellerie pontificale, des secrétaires apostoliques qui, tout en vendant à l'Église l'élégance de leur style, la détestaient de toutes les forces de leur esprit devenu païen, de leurs passions devenues immorales.

D'autre part, le christianisme avec son idéal de foi et de charité, de mortification spirituelle et corporelle. Il régnait encore dans les hauts conseils de l'Église : papes, cardinaux, dignitaires de la curie et des principaux ordres religieux mettaient leur gloire à le réaliser.

Ces deux mondes avec leurs doctrines si opposées, leurs conceptions si différentes de la vie, leurs aspirations contradictoires, n'étaient pas séparés par des murailles et des fossés. Chaque jour, ils se pénétraient l'un l'autre. L'un des deux allait-il s'imposer définitivement à l'autre? Le christianisme allait-il arrêter la marche ascendante du naturalisme païen et ramener à lui ce monde artistique et lettré qui paraissait lui échapper? Ou bien, poursuivant ses conquêtes, le flot montant de la Renaissance allait-il pénétrer au sein même de l'Église, corrompre ses papes et ses cardinaux et porter sur le trône même de Saint-Pierre ses passions et ses vices?

Tel est le problème qui se posait, à Rome, vers 1450, problème grave entre tous et que la seconde moitié du XV^e siècle allait résoudre.

BIBLIOGRAPHIE

I

Documents d'archives.

ARCHIVES DU VATICAN. — Registres des papes d'Avignon.

Registres de Martin V, Eugène IV et Nicolas V.

Collection des *Cameratia*.

Collection des *Introitus et exitus* (dépouillés pour l'histoire de la bibliothèque apostolique et du palais d'Avignon par le P. EHRLE, *Historia bibliothecæ pontificum romanorum*).

ARCHIVES D'ÉTAT A ROME. — Mandats de la Chambre apostolique sous Martin V, Eugène IV et Nicolas V (extraits concernant les arts publiés par M. MÜNTZ, *Les Arts à la Cour des papes*).

Bullarium Vaticanum seu Collectio bullarum S. Basilicæ Vaticanæ. Rome, 1747-1752, 3 vol. in-f^o.

II

Sources originales ¹.

ALBERTI (L.-B.). — *Opere*. Bologne, 1782, in-f^o.

— *De la statue et de la peinture, traités d'Alberti, traduits par Claudius POPELIN*, Paris, 1869, in-8^o.

1. Nous n'avons pas la prétention de faire la bibliographie de l'humanisme à la cour des papes, mais seulement d'indiquer, parmi les écrits du XIV^e et du XV^e siècle, ceux qui peuvent faire le mieux comprendre le mouvement de la Renaissance littéraire et artistique, à Avignon et à Rome.